

ON A GAGNÉ

On avait deux semaines de congés en mars, on n'en pouvait plus de rester là.

On ne supportait plus de voir ces gens, les voisins fantômes, le vendeur de cigarettes qui n'a jamais de journaux, les parents qui traînent leurs petits le matin jusqu'à la porte de la crèche et repartent en courant, enfin libres.

Nous aussi, on avait trop couru.

On habitait tout près, on se croisait souvent. On aimait bien discuter. Ces vacances communes nous ont étonnés, ce coup du hasard nous enchantait. On s'est dit notre lassitude. On s'est avoué qu'on pensait tout plaquer depuis bien longtemps.

Bref, on avait besoin d'air.

On est parti en voyage ensemble. On voulait aller dans le nord pour voir les paysages tout plats, tout calmes. Et tant pis si la mer était grise. De toute manière, on avait vu sur Internet qu'il faisait beau, en ce moment, là-bas. On a écouté Bashung tout le voyage.

Il y avait un type qui faisait du stop. Il nous a raconté des histoires incroyables, il avait l'air sincère, il pleurait presque lorsqu'il nous parlait de ses amis morts quelques mois plus tôt dans un accident. Il téléphonait quelquefois, parlait dans une langue qu'on n'avait jamais entendue. On n'a pas dit grand chose, nous. Elles étaient bien ternes, nos aventures, comparé à ce qu'il avait vécu.

Mais peut-être qu'il mentait, on ne peut jamais savoir. Après tout, peu importe, c'est presque la même chose.

On a fait un grand détour pour le déposer chez sa copine. Il était sympa, on voulait l'aider.

On s'est un peu perdu, on ne comprenait rien à ce plan qu'on nous avait vendu dans une station-service.

On est arrivé un après-midi, au moment où la lumière est la plus douce. Mais la mer était grise.

On dormait bien dans le petit bungalow. On s'entendait tousser parfois. On était poli, on ne voulait pas se déranger.

On ne pouvait pas se baigner. On lisait beaucoup, c'était mieux comme ça. On marchait dans les dunes aussi, on visitait des églises vides, il n'y avait pas grand monde de toute manière.

On se sentait mieux, plus calme. On avait l'air content d'être ensemble. De belles vacances.

Mais il y avait un doute, quelque chose de gênant.

Est-ce qu'on pouvait dire « tu » ? On y pensait toujours, mais on ne le disait pas.

Ça a fini par devenir un problème.

On ne savait pas si on y arriverait. On se parlait tout le temps, de tout, sauf de ça.

On n'était pas souvent d'accord. On aurait bien voulu, c'est sûr.

Parfois, il faisait presque nuit. On ne se connaissait pas bien.

Un an plus tôt, on ne savait même pas qu'on existait.

C'était plus facile, on croyait, la nuit. Ça aurait pu marcher.

Il fallait franchir le pas, comme on dit. On n'en était pas là, c'est tout.

Si on n'y prenait pas garde, ça aurait pu arriver.

On serait tombé. On aurait été « tu ». On est « tu » ?

Mais non. Pas du tout.

On n'y croyait plus tellement. On n'y pouvait rien.

Au bout d'un moment, on ne savait même plus qui on était.

Il fallait que ça cesse.

C'était trop gênant, ça résonnait, « tu ». Ça nous réveillait même.

On n'entendait plus que lui. On aurait voulu qu'il arrête.

On rigolait moins au restaurant, cette idée nous cachait la mer.

On pensait toujours, il faut faire des efforts. Le dire une fois et ça ira.

Pas possible. Il aurait fallu rentrer, là-bas on n'y penserait plus, on n'aurait pas le temps.

On voulait rester, on s'aimait bien, au fond. On ne voulait pas revoir tout de suite cette rue, ces voisins, ces enfants.

On tremblait à chaque mot. On parlait des autres, ça cachait le problème.

On tutoyait la crainte qu'il nous échappe.

On a préféré se taire. Ça devenait trop compliqué.